

## **QUI SONT CES GENS ?**

L'hôtel Pasteur est un lieu, « un tiers lieu » pour certains, un non- lieu pour d'autres, un « hôtel à projet » qui accueille des hôtes qui l'utilisent pour faire des choses ensemble. L'hôtel Pasteur est un projet social et culturel dit « innovant » qui dans son génome n'a pas de programme déterminé mais plutôt un esprit et un usage : une utopie.

Mais qui sont ces gens qui viennent faire quelque chose ensemble mais de façon éphémère et informelle ?

Que se passe t- il derrière les murs ?

Ces gens qui occupent la place sont- ils réunis par un projet commun ?

Si oui, le projet est- il identifiable ? Avouable ?

Si non, que quoi s'agit- il alors ? Un lieu de rencontre ? Une salle d'attente ?

En franchissant la porte le visiteur constate tout de suite que c'est un lieu convivial plein d'attentes, d'énergie et de désir de faire des choses ensemble, de réaliser des projets personnels et collectifs. Visiblement le lieu semble fournir un espace chaleureux qui donne vie à une attente, celle des liens qui manquent dans l'existence de tous les jours pour des actions collectives. Le lieu semble répondre à une demande commune implicite mais vitale de l'aménagement d'un espace entre l'individu et la société. Cette attente paraît d'autant plus forte que la société actuelle dans son

ensemble est traversée par un malaise dans le lien social symptôme d'une crise socio-culturelle mettant en cause le pacte social et le commun.

Les hôtes forment un groupe mais ce n'est pas suffisant pour comprendre l'enthousiasme suscité par le projet car il y a toutes sortes de groupes et l'identification de ce groupe-là n'est pas aisée.

L'être humain étant naturellement grégaire, il a tendance à former spontanément des groupes tout en les vivant avec ambivalence : le groupe véhicule des représentations positives mais aussi négatives, des attentes et des craintes. C'est toujours un lieu investi d'espoir et de peurs

Son côté positif est son efficacité (ensemble plutôt que seul) et sa charge affective (de soutien, réconfort, mutualité etc) avec parfois le fantasme d'un retour à la vie idéale tribale et villageoise d'une communauté de pairs. Le groupe s'organise alors sur des investissements mutuels et une communauté d'idéaux et de croyances qui permettent de réaliser des désirs propres grâce aux autres.

Son côté négatif vient de l'idée d'aliénation de la liberté individuelle à son profit car le groupe s'organise sur les renoncements, sacrifices, effacements qui sont autant d'atteintes à l'identité de chacun. Il génère le fantasme que son fonctionnement ne peut se faire que sur des rapports manipulateur/manipulé car les liens entre les membres peuvent être vécus comme des systèmes d'engagement visant à un assujettissement des individus ou une assignation intolérable à une place.

Ces deux aspects définissent le degré d'intégration d'un individu dans un groupe car si le groupe met en place des séductions et des pressions pour capter ou rejeter l'individu, l'individu, lui, met en place des moyens pour faire baisser cette pression et intégrer le groupe malgré tout.

La société a aussi une relation ambivalente au groupe : vision positive de maillon intermédiaire de citoyenneté et de cohésion sociale avec la volonté politique de maintien du lien social nécessaire à la pérennité de l'organisation sociale, vision

négative d'indépendance et de faction autogérée et conspiratrice avec les fantasmes de société secrète, secte, corporation maçonnique ou cour des miracles, source d'anarchie et de désordre. Le groupe a en effet cette valence d'établir un lien entre occupations individuelles et activité sociale et en même temps de favoriser la séparation de l'individu et de la société.

Le concept même de groupe est d'apparition récente dans la pensée occidentale. Le mot apparaît au XVII<sup>e</sup> siècle pour désigner un ensemble de sujets peints dans un tableau. Par la suite il est fortement utilisé sans affinement de sens et une polysémie qui nuit à la compréhension du phénomène avec au bout du compte une conceptualisation floue entre d'une part l'individu et d'autre part la société qui n'admet comme regroupement que des maillons intermédiaires. L'idée de l'existence d'un groupe qu'elle ne contrôle pas est toujours insupportable pour l'ordre social qui n'admet que l'ordre privé ou public mais pas d'ordre intermédiaire. Les seuls groupes tolérables sont le groupe d'amis qui lui relèvent de d'une extension de l'ordre privé et le groupe éphémère des rassemblements. Seuls existent les relations interindividuelles publiques ou privées.

Plusieurs métaphores sont utilisées pour décrire les groupes :

La métaphore de la machine (Le système) utilisé plutôt par les sociologues avec la notion de « boîte noire », de « control system », d'interaction de différentes forces et parfois la variante informatique de programme, de traitement et de circulation de l'information. L'implicite de cette image est la notion de rendement, d'exploitation, d'interdépendance des fonctions. L'énergie qui fait marcher la machine est la motivation des membres, l'entretien du système se fait par des entretiens de groupe (la discussion), la régulation par des bilans par rapport aux objectifs. Le mythe de l'autorégulation développe l'idée d'une autonomie totale par rapport à l'extérieur du groupe.

La métaphore du corps utilisée par les psychologues : Les individus sont des membres, le leader le cerveau. L'implicite de cette image est l'unité du corps sous

peine de mutilation grave ou de mort du groupe si un membre se détache. Le membre lui-même ne peut pas survivre sans le corps qui l'irrigue. Un membre ne peut pas appartenir à plusieurs corps. L'interdépendance des membres donne l'unité de croyance et d'objectifs dans un groupe qui est une totalité, un tout différent de la somme des parties, un tout qui a de surcroît un esprit de corps comme l'individu a une âme.

La métaphore de la ruche ou de la fourmilière et sa valeur implicite de travail acharné et organisé de discipline, de la division des tâches, de solidarité et de défense de la communauté. Cette représentation est positive lorsqu'elle fait référence aux abeilles qui produisent du miel : images de l'essaim qui bourdonne, construit, fait des réserves et gère son capital. Elle est par contre négative avec les termites qui ne produisent rien, masse prolifique et envahissante de destruction sournoise

La métaphore botanique du rhizome ou des micelles de champignon pour parler des réseaux sociaux qui se diffusent dans le tissu social. L'implicite positif est la rapidité d'action et de diffusion de l'information, l'efficacité et la démocratie participative. L'implicite négatif est une activité comparable à la diffusion de la mûre qui détruit l'ordre social avec l'image de complot et de destruction par pourrissement invisible.

Les différentes métaphores sont aussi des fantasmes collectifs qui mettent en scène les relations inconscientes et ambivalentes de chacun au groupe :

La machine peut produire une énergie qui transcende chaque individu dans une « union qui fait la force » dont chacun profite avec l'image que chaque individu est un rouage d'une machine bien huilée. L'image de la machine rend compte du groupe comme système de forces visibles mais elle ignore les ressorts inconscients de l'adhésion à un groupe (l'énergie cachée). La cohésion du groupe est attribuée à l'implication des membres dans l'élaboration des buts alors que la motivation trouve aussi sa source dans des causes affectives. La machine peut aussi se transformer en machine infernale qui réduit les membres au statut de robot déshumanisé lorsque se

dégage le sentiment que tout est programmé d'avance, que tout est prévisible sans aucune place à l'inconnu, à la spontanéité et à la créativité. Le groupe est alors vécu comme une machinerie dont les engrenages finissent par entraîner les membres vers la sclérose avec une organisation qui relève d'une machination machiavélique. Inversement la machine peut aussi se dérégler semant alors le chaos et l'anarchie laissant les membres désemparés.

Le groupe « corps » peut prendre l'aspect d'un corps maternel nourricier, enveloppant et bienveillant que l'on retrouve dans le sentiment de communion entre membres et la pratique du repas en commun renvoyant au mythe chrétien de la cène. Il peut aussi prendre l'aspect d'une hydre qui dévore ses membres, les digère et les réduit en une masse informe. Cette angoisse de dévoration est particulièrement présente dans les groupes informels, non directifs, symbiotiques qui entraînent des défenses de protection contre ces peurs : discussions en tête à tête plutôt qu'en groupe, position de retrait silencieux dans les échanges de groupe, angoisse sociale, sentiment d'être observé quand il s'agit de s'exprimer devant tout le monde (être dévoré des yeux).

L'image du groupe « corps » est ambivalente puisque dans ce cas le groupe apporte de la nourriture (affective, spirituelle, de connaissance) et dévore à la fois : « *le groupe me nourrit, le groupe me mange* »

La fourmilière développe une énergie indestructible ou anéantit l'identité de chacun réduit à un statut d'esclave impuissant et obéissant.

Le réseau préserve la liberté de chacun met peut aussi devenir une toile d'araignée qui retient prisonnier.

Les groupes peuvent être étudiés d'un point de vue sociologique ou psychologique

D'un point de vue sociologique un groupe est « *un ensemble d'individus dont l'effectif est tel qu'il permet à ceux-ci des communications explicites et des perceptions réciproques dans la poursuite de buts communs* ». Un groupe est plus que

la somme de ses individus avec une conscience collective, un inconscient collectif et une dynamique propre. La dynamique de groupe se met en place à partir de trois membres. Elle existe par le souhait d'être ensemble en vue d'une tâche.

L'intégration dépend des interactions de l'individu et du groupe. Elle se fait en plusieurs étapes :

-L'investigation : évaluation de la situation des uns et des autres qui définit l'entrée dans le groupe

-La socialisation : l'intégration des valeurs du groupe

- Le maintien : Stabilisation de l'individu dans le groupe par ajustement et négociation pour trouver sa place

L'appartenance d'un individu à un groupe déforme la perception de son expression personnelle car cette expression passe sans qu'il ne le sache par le filtre de ce qui est dicible dans le groupe et recevable par ses membres. A l'intérieur du groupe l'expression individuelle devient donc l'affaire du groupe dans un souci implicite de protéger son fonctionnement.

La conséquence de ce phénomène qui touche chacun à son insu est d'une part la difficulté du groupe à accepter entre membres les différences personnelles et d'autre part, la propension pour chaque membre à ressentir ces différences comme une menace potentielle contre sa propre intégrité.

Chaque groupe sera ainsi régi par sa mentalité. Cette mentalité correspond à l'ensemble des représentations plus ou moins conscientes qui s'imposent aux membres comme autant de règles à respecter pour être légitime dans le groupe.

La mentalité du groupe ressentie comme volonté unanime peut être source de souffrance lorsqu'elle rentre en conflit avec les désirs personnels de chacun. C'est pourquoi sans le vouloir, les membres peuvent mettre mal à l'aise toute personne qui propose une nouveauté car se sentant en danger face aux désirs de transformation,

le groupe peut être mobilisé par une haine de tout « apprentissage par l'expérience ».

D'un point de vue psychologique le groupe est déterminé par la tension entre deux pôles :

Le pôle d'isomorphie qui est l'indifférenciation entre les individus pour annuler la différence entre les individus et le groupe. Il vise à empêcher l'individu d'exister différencié du groupe. L'isomorphie est à l'origine de l'illusion groupale nécessaire à la création d'un groupe.

Le pôle d'homomorphie qui est la différenciation entre l'individu et le groupe qui laisse à l'individu la possibilité d'exister en dehors du groupe. Ce pôle est celui de la symbolisation et de la créativité. Il suppose la mise en place de règles structurantes et par conséquent la possibilité de contenir les conflits.

Tout groupe fonctionne sur un mode rationnel conscient de la tâche à accomplir et sur un mode irrationnel inconscient des émotions communes, de son imaginaire et parfois sur un secret fondateur commun et inconscient si bien que la coopération consciente nécessaire au projet requière une circulation émotionnelle et fantasmatique inconsciente qui stimule mais peut aussi paralyser. Les individus sont attirés par la vie en groupe parce qu'ils ont l'attente inconsciente que celui-ci pourra leur permettre de réaliser leurs désirs et leurs rêves : Le groupe est aussi le lieu de la réalisation imaginaire des désirs non satisfaits dans la vie privée ou dans la vie sociale. Bien souvent le désir réalisé dans le groupe est en fait un désir réprimé dans l'enfance car le groupe permet une régression qui remet en scène l'espace de jeu de l'enfance mais à l'inverse des enfants qui eux jouent à être adultes. Dès qu'un groupe se constitue il y a un mythe fondateur et un imaginaire qui relie aussi bien dans la cohésion de l'action commune que dans les doutes qui paralysent. C'est la raison pour laquelle les philosophes et les écrivains ont toujours imaginé des groupes idéaux qui apportaient le bonheur dans une société idéale : L'utopie de Thomas

More, le phalanstère de Fourier, l'imaginaire rousseauiste des sociétés des mers du sud des écrivains.

L'harmonisation entre réflexion, imaginaire inconscient, circulation émotionnelle, pulsions est difficile car les uns et les autres sont reliés de façon diachronique. Une situation de souffrance ou de doute peut survenir dans cet entre-deux car la mise en mot des émotions et de l'imaginaire inconscient ne se fait que dans l'après-coup. Cela se produit notamment lorsqu'un des modes de fonctionnement est prédominant : rationnel (l'institution) ou uniquement affectif (la bande). La difficulté majeure de tous les groupes est de penser leur action en tenant compte de la réalité car les pensées, actions et perceptions sont infiltrés par les fantasmes de chaque membre qui développe chez les autres des effets de contagion ou de résistance. Les erreurs de jugement des groupes et leurs dissensions internes découlent principalement de là. Dans la mesure où les fantasmes individuels sont en résonance les uns avec les autres, la disparité de ceux-ci provoque la désunion du groupe, leur convergence peut donner naissance à une idéologie ou une utopie et en tout cas mettre à la disposition du groupe l'énergie d'accomplir ses activités et projets.

Les valeurs affectives inconscientes qui soutiennent ou gênent le fonctionnement du groupe sont cinq pré-supposés de base qui présentent des caractéristiques qui vont de l'isomorphie à l'homomorphie :

La dépendance : l'objectif d'un groupe est la réalisation, l'affirmation et la pérennisation de l'appartenance au groupe

La pulsion d'attachement induit une dépendance au groupe ou au leader avec le risque de passivité si celui-ci est trop nourricier et directif ou d'insécurité s'il n'est pas assez nourricier et directif. Quand le groupe fonctionne sur ce pré-supposé, il demande à être protégé par le leader dont il dépend et ne peut subsister sans conflit que si le leader accepte le rôle qu'on lui attribue ainsi que les pouvoirs et devoirs que cela implique. Le groupe fournit à chacun protection et nourriture affective en



échange de son appartenance à celui-ci. La fonction première de la dépendance est la réalisation, l'affirmation et la pérennisation de l'appartenance au groupe.

Lorsque la protection est défaillante il y a un risque d'indifférenciation entre les membres, le groupe se sent frustré et abandonné. Dans ce cas la neutralité apparente et la non-directivité du leader peuvent apparaître comme de l'indifférence et du rejet.

Lorsqu'il n'y a que protection et affectivité le groupe n'est qu'une bande qui se complait dans la rêverie et l'euphorie et néglige alors la réalité. Dans ce cas la dépendance est une régression qui répond au rêve d'un chef intelligent, bon et fort qui assume à leur place les responsabilités et les nourrit sans fin jusqu'à son propre épuisement : c'est le « *syndrome du pélican* » qui nourrit de sa chair ses petits avides et affamés en échange de leur gratitude et dépendance éternelle. Dans le syndrome du pélican les membres du groupe espèrent combler la faille sans fond de leur manque fondamental tandis que le leader se dévoue corps et âme dans l'espoir inconscient d'une dette de reconnaissance de ceux à qui il a tant donné.

Lorsque la circulation émotionnelle est défaillante il y a un risque de fonctionnement mécanique et bureaucratique.

L'illusion groupale se formule sous la forme « *on est bien ensemble, nous sommes unis, solidaires, enthousiastes et bienveillants, nous construisons un bon groupe et nous avons un bon leader* ». L'image ou le fantasme qui correspondent à cette représentation est l'image de l'équipage d'un bateau, d'une tribu fraternelle, des chevaliers de la table ronde ou des habitants du jardin d'éden. Les résultats obtenus viennent de l'identification des membres au leader quand celui-ci se propose inconsciemment à eux comme l'idéal du moi avec une « conformisation » des membres aux idées du leader et toutes les dérives possibles de constitution d'une idéologie de groupe masquée par l'esprit d'équipe.

Dans les groupes la réalité extérieure est provisoirement mise entre parenthèse. Ce désinvestissement social provisoire est alors compensé par un surinvestissement de

l'énergie sur le groupe selon un mode régressif appelé « *illusion groupale* » qui permet de surmonter la peur de la perte de liberté que représente la menace d'emprise du groupe sur la personne et de la menace de dépendance par rapport au groupe.

L'illusion groupale cimenter l'unité et la cohérence du groupe en annulant les différences entre les individus sous la forme consciente de l'esprit de corps, de la collégialité et de la transparence. Elle est une défense qui répond à un désir de sécurité face à la menace que constitue le groupe sur l'identité de chacun. Elle crée ainsi une troisième réalité entre la réalité individuelle et la réalité sociale avec toujours le risque de créer une réalité collective délirante (une illusion, un rêve éveillé) par rapport à la réalité sociale comme dans les sectes ou certains groupes construits autour d'une idéologie « autonome » au regard de la réalité commune. Dans l'illusion groupale il s'agit d'une mise à distance de l'épreuve de réalité dans un espace intermédiaire entre une régression dans la toute puissance du désir et la reconnaissance de la réalité en tant que telle.

L'illusion groupale génère une idéologie égalitariste affirmant la similitude des membres entre eux en niant les différences et un mythe des origines du groupe qui ne doit sa naissance qu'aux membres du groupe ainsi auto-engendré. Elle se traduit par la chaleur humaine entre membres, le plaisir de manger ensemble dans des repas de groupe ou d'accomplir des actions en groupe. La contrepartie du mythe égalitariste est la recherche d'un bouc émissaire qui confirme l'unité du groupe par le rejet unanime que celui-ci suscite. L'illusion groupale peut être définie comme l'illusion que le groupe comble les attentes individuelles de chacun de ses membres bien qu'il doive aussi subir une désillusion pour réintégrer l'identité de chacun. Cette désillusion est une forme de dépression qui traduit le passage de l'illusion d'un « savoir d'instinct » à un « savoir par apprentissage par l'expérience ». Elle est une étape nécessaire (mais aliénante si elle dure trop longtemps) qui fonde la dynamique groupale. Elle traduit la réalisation imaginaire des désirs refoulés car le groupe prend de la place du moi idéal de chacun et le leader prend la place de l'idéal du

moi». Cette illusion permet de maintenir l'isomorphie mais elle appelle rapidement à la désillusion de l'homomorphie et de la différenciation. L'illusion groupale est l'espace de jeu de Winnicott qui permet la dialectique de l'illusion et de la désillusion à l'origine de la culture et du pouvoir créateur de chacun et des changements sociaux collectifs.

Dans les groupes en formation ou à certains moments de flottements l'illusion groupale se traduit par l'euphorie collégiale et le désir puissant de faire la fête pour renforcer la cohésion de groupe. Les participants peuvent jouir d'éprouver entre soi un lien de pure énergie. Le groupe devient alors le but du groupe, restauration collective des manques de chacun.

Le phénomène de combat/fuite : Cette attitude est un signe de solidarité du groupe lorsque le danger commun rapproche les membres comme dans les phénomènes d'observation éthologique des groupes d'animaux.

La fuite se traduit souvent par le désinvestissement ou l'ennui ressenti dans le groupe. Le combat se traduit par des attaques contre un ennemi extérieur ou un membre. L'organisation se construit alors sur la base de l'exclusion de tout élément étranger au groupe

Ce phénomène exprime le refus inconscient de la dépendance avec des conduites de fuite ou de lutte contre un ennemi commun réel ou fantasmatique car le groupe reste une menace pour l'individu. Par ce phénomène l'organisation se construit sur la base de l'exclusion de tout élément étranger au groupe. Ce phénomène traduit l'ambivalence des individus face au groupe et relativise l'illusion groupale.

Inconsciemment le groupe se réunit pour lutter contre un danger ou le fuir. Le leader pour rester crédible doit alors fournir au groupe des sublimations de fuite ou d'agression face à un ennemi. Le leader peut aussi exploiter l'illusion groupale en désignant un bouc émissaire à l'intérieur du groupe ou proposer la destruction d'un groupe ennemi extérieur. Ce leader instrumentalise ainsi le groupe pour conserver sa place de chef charismatique autocrate et tout puissant.

L'espoir en un monde meilleur pour chacun et un meilleur bien être personnel dans ce monde soutient la cohésion du groupe et en constitue l'utopie. Les membres construisent en effet le mythe d'être chacun une partie d'un corps toujours menacé de morcellement mais qui reste uni grâce à cette utopie des idéaux partagés. L'utopie permet de donner à chacun le cadre de la réalité du groupe. Tout groupe a un fantasme fondateur qui l'organise sous la forme d'une utopie inconsciente et une idéologie consciente. L'espoir inconscient met en scène le dilemme : « se changer soi-même » ou « changer le monde », « s'adapter au monde ou adapter le monde à soi ». L'utopie inconsciente est alors que « *le changement du monde permettra d'éviter l'effort d'un changement personnel* » car « *si je me change moi-même d'abord, cela ne sert à rien si l'ordre du monde ne change pas* ».

Lorsque le fantasme fondateur relève du « moi idéal », le groupe devient pour ses membres le substitut de tout ce qui a pu manquer dans l'enfance. Il devient le lieu où il est possible de récupérer tout ce qui a été perdu. Il est le lieu du retour aux origines et du recommencement, le paradis perdu de l'enfance. C'est un lieu hors de l'espace : une utopie et un lieu hors du temps : une uchronie. Il est un ailleurs où on se rassemble parce qu'on se ressemble pour réaliser tous ses désirs communs.

Le groupe est soit persécuté par un monde mauvais qu'il faut changer (image de lutte contre une mère dévorante projetée sur la société et idéalisation de la cause sur laquelle est projetée une image de toute puissance narcissique), soit dépressif avec la nostalgie du paradis perdu et négation des différences. Dans ce cas, l'idéologie est réparatrice.

Lorsque le fantasme fondateur relève de l'idéal du moi il est réellement producteur et lié à un idéal à atteindre. Il implique des renoncements, des sacrifices et des refoulements pour maintenir les alliances entre les membres du groupe et sauvegarder l'appartenance groupale. Dans ce cas il y a une différenciation entre l'inconscient groupal et l'inconscient des individus. Cette différenciation laisse la

possibilité à chacun d'exister en dehors du groupe grâce à des règles structurantes qui contiennent les conflits.

La destruction

Tout groupe est mobilisé par un instinct de vie (éros) mais aussi par des pulsions d'auto-destruction (Thanatos) qui s'exprime sous de multiples formes : la recherche d'un bouc émissaire dans le groupe, le dénigrement du leader jugé incompetent ou le fantasme de le destituer, la transformation du sacré en grotesque (la dérision, la disqualification). Le fantasme en jeu est le sabotage du groupe comme l'enfant casse le jouet qu'il a pourtant adoré. Le désir de sabotage est lié à la désillusion qui suit automatiquement l'illusion groupale : le bon groupe devient le mauvais groupe qu'il faut détruire car celui-ci devient persécuteur : « *il faut détruire le groupe avant qu'il ne me détruise* ». Le couple antagoniste illusion groupale/désillusion-destruction groupale constitue le ressort dialectique fondamental de la vie des groupes et des communautés

Le sabotage peut aussi être lié à la déception lorsque le projet du groupe n'est pas atteint. Le sabotage du groupe peut apparaître lorsque le groupe perd son unité de départ et qu'une partie ne se sent plus concernée par l'utopie d'origine. Cette partie du groupe se cantonne à la périphérie de manière passive et développe une utopie antagoniste minoritaire non exprimée. Cet antagonisme va entraîner une lutte destructrice qu'il est difficile de mettre sur la table car elle reste inconsciente.

Pour y voir plus clair à partir de ces théories générales sur la dynamique des groupes, il me paraît intéressant de faire un survol des différents groupes possibles afin de mieux cerner notre sujet.

Est-ce un rassemblement ?

Un rassemblement est un groupe d'individus où chacun vise en même temps à satisfaire une motivation individuelle.

Il s'agit moins d'un groupe à proprement parler que d'un regroupement.

Il y a une multitude de regroupements et de lieux de regroupement : une terrasse de bar où les consommateurs se désaltèrent, une plage où les estivants vont bronzer, une conférence où les curieux viennent acquérir un savoir, un concert pour que les mélomanes écoutent de la musique, un « hôtel à projet » pour les réaliser en présence d'autres qui ont la même idée.

Dans les regroupements les individus sont anonymes et passifs dans une juxtaposition de solitudes. L'intérêt commun est l'usage imposé d'un lieu extérieur et étranger à eux comme l'abribus en attendant le passage du bus.

Le regroupement se définit par une psychologie de la simultanéité et de la solitude en commun. Il fonctionne sur une conscience faible d'un but commun. Il y a peu de contact mais le risque de contagion émotionnelle existe : c'est le phénomène de foule dans lequel la peur devient panique et la colère lynchage. La foule est alors associée au risque d'être englouti, noyé, à l'angoisse d'être piétiné ou perdu. Les images renvoient à deux images archaïques antagonistes et complémentaires : chaleur, nourritures, sécurité d'une part, images de danger d'être dévoré d'autre part.

Pour certains usagers éphémères, Pasteur n'est que ce lieu de rassemblement de « ceux qui n'ont pas de lieu pour accomplir leur projet artistique ».

Les visiteurs, eux, constituent souvent mais pas systématiquement la petite foule des curieux ou amateurs qui se rassemblent pour certaines occasions sans investissement particulier pour cet endroit sympathique.

Est-ce une bande ?      « Une chouette bande de jeune »

La bande se caractérise par le plaisir d'être ensemble. La pratique de la cooptation génère une forme de clonage. Les individus cherchent des semblables avec le même mode d'être, de penser et d'agir : bande de jeunes, de copains d'enfance, de motards, de marginaux, de fêtards. L'image implicite est dans ce cas l'image de soi

mais décuplée, renforcée, justifiée par ce que les autres sont comme soi n'exerçant sur soi ni contraintes ni critiques.

Le plaisir d'être en bande vient de l'absence d'effort d'adaptation. La coprésence de personnes homologues à soi-même par syncrétisme mental et affectif permet d'être soi-même sans contrainte parfois à la limite des règles sociales avec un goût commun de les transgresser. Les fêtards, teuffeurs, supporters transgressent épisodiquement l'ordre social par les débordements propre à la fête. Les bandes de jeunes défient l'ordre social au moment de l'adolescence, les gangs s'inscrivent dans une transgression permanente.

La bande apporte à ses membres sécurité et soutien affectif. Le but est d'être ensemble parce qu'on est bien ensemble. La bande privilégie le principe de plaisir à l'encontre du principe de réalité. Le projet s'il existe est un pseudo-projet. En réalité, il s'agit avant tout de se divertir et de tuer le temps car l'ennui est la principale menace. Le plaisir partagé est le but en soi.

La bande favorise le mimétisme de ses membres avec des signes extérieurs de ressemblance (habillement, attitudes, langage). L'organisation est faible, la durée courte, éphémère ou épisodique (la fête). La conscience d'un projet commun médiocre. Lorsqu'il n'y a pas de leader, c'est la contrainte exercée par l'opinion collective du groupe qui maintient la cohésion de celui-ci et la fidélité de ses membres. Lorsqu'il y a un leader implicite, celui-ci est l'organisateur du groupe si bien qu'en son absence les membres s'éparpillent. Quand il est là il devient le centre de la discussion. La bande attire les personnalités narcissiques, abandonniques dépressives et égocentriques car il y a un réconfort dans la similitude et une garantie d'impunité dans la solidarité. Le leader est souvent une personnalité perverse narcissique qui met en scène un fantasme de toute puissance avec le discours : « *Suivez-moi et je vous mènerai au bout du monde ou au paradis et nous vivrons des expériences extraordinaires* »

L'effet « *bande* » existe dans le lieu « Pasteur ». L'atmosphère informelle et libertaire ou certains évènements festifs peuvent donner l'impression que l'hôtel à projet est une sorte de « squat d'artiste » avec des performances et du divertissement qui attirent une population désœuvrée en quête de nouveautés et parfois de transgression de l'ordre social habituel.

Est- ce un groupement ?

Le groupement rassemble des individus dans la réalisation d'un but qui découle des intérêts de chacun. En dehors de la réalisation du but les membres n'ont pas de liens. Seul leur intérêt est commun. Le groupement se situe à l'opposé de la bande : but précis, peu de liens.

Le fonctionnement habituel du groupement se fait la plupart du temps sous la forme de réunions périodiques et une constance des objectifs qui répondent à un intérêt commun.

Les clubs, corporations, syndicats, certaines associations sont des groupements. L'absence de liens et la réalisation de projets personnels juxtaposés dans une simple atmosphère de bon voisinage pourrait réduire l'hôtel Pasteur à un simple groupement d'individus dont le but commun est de mettre en œuvre des projets culturels innovants. L'Hôtel à Projet serait alors une MJC à coût réduit en phase avec la modernité, une maison de la culture postmoderne « *ubérisée* ».

Est-ce une organisation ?

Une organisation est un système, c'est-à-dire « *un ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but* »

L'organisation est un système social qui fonctionne selon des règles à l'intérieur d'un segment de la réalité sociale. L'entreprise, l'école, les partis politiques sont des organisations.



L'organisation est un ensemble de personnes qui poursuivent un but déterminé à l'intérieur de structures de fonctionnement qui règlent les rapports des différentes composantes entre elles et détermine les rôles de chacun.

Les relations entre membres sont froides et impersonnelles, rationnelles, contractuelles et superficielles.

La conscience d'un but est faible.

Pasteur n'a pas grand-chose d'une organisation. Ce n'est pas une structure municipale mais les organismes publics sont néanmoins bien présents pour encadrer l'expérience sociale en jeu qui pourrait apparaître comme une simple récréation dans un système social très structuré par ailleurs. « L'Hôtel à projet » ne serait alors qu'une cour de récréation permettant une pause détente pour des citoyens désireux de jouer à la démocratie et de mettre en scène leurs rêves de liberté, d'égalité et de fraternité. Tant que son fonctionnement apparaît comme un maillon intermédiaire de citoyenneté formelle, le jeu peut continuer mais si une remise en cause d'un certain ordre social devient trop apparente, alors c'est bien un « *game over* » qui peut tomber, signifiant la fin de la récréation.

Est-ce un collectif ?

Le collectif est un groupe auquel l'individu adhère pour poursuivre en commun des buts fortement valorisés et idéalisés.

Le collectif a été décrit par les sociologues allemands par le terme de « *Bund* » : une alliance.

L'adhésion au collectif est une décision libre qui engage l'individu. Dans ce groupe de membres égaux se développent des phénomènes d'affinités et de liens forts. Il existe une interdépendance, une solidarité en dehors des réunions et actions communes. Le recrutement se fait par cooptation. Les membres sont des militants.

Le collectif est souvent soutenu par la tradition libertaire avec des valeurs d'autogestion, d'autorégulation, d'égalité, de démocratie dans le but de réaliser un

projet sur lequel tout le monde est d'accord. Son fonctionnement se fait par la démocratie directe du débat dans un lien de fraternité. Les membres d'un collectif vivent trois expériences :

-la solidarité

-le sentiment d'appartenance à une réalité collective

-la perception d'autrui comme régulateur de l'action individuelle dans l'action collective.

Dans ce groupe à forte identité libertaire le pouvoir c'est le groupe (groupe comme origine du pouvoir, pouvoir comme origine du groupe) avec une indifférenciation des membres, similitude et interchangeabilité.

Le collectif est un groupe en fusion passionnel qui risque de s'épuiser et de retomber dans l'inertie du regroupement ou d'évoluer vers une organisation autocratique.

Il risque la tentation autocratique avec chasses des membres suspects de se retirer de l'action commune (le traître), obligation de fraternité, émergence d'un leader charismatique qui maintient l'unité du groupe.

La dérive est l'évolution vers la secte ou le groupe totalitaire.

A ses débuts, Pasteur était un collectif d'individus désireux d'inventer de nouvelles formes de sociabilité autour de projets artistiques, de santé de sports. Et après ?

Est-ce une équipe ?

L'équipe est un cas particulier de collectif : ce qui est essentiel, c'est l'activité pour la réalisation d'une œuvre commune.

L'étymologie du mot est intéressante car il vient du mot « esquif » qui désignait des bateaux fluviaux reliés entre eux et tirés par des hommes. Métaphoriquement il a ensuite désigné « un groupe de personnes travaillant à une même tâche ou unissant leur effort dans un même dessein.

L'équipe est constituée d'un nombre restreint de membres qui se connaissent avec de nombreux échanges interindividuels. Il y a poursuite active, en commun des mêmes buts répondants à divers intérêts des membres. L'équipe est caractérisée par une forte interdépendance, des sentiments de solidarité, des relations affectives d'affinités, une différenciation des rôles, la constitution de croyances communes, unification de l'activité.

Le but de l'équipe devient le but de chacun. C'est ce qui permet de dire « nous », ce qui traduit l'identification mutuelle, la sympathie mutuelle, le sentiment d'unité sociale du groupe.

L'intérêt en commun devient l'intérêt commun. Les membres découvrent que leur interdépendance est nécessaire à cet intérêt : l'union fait la force.

L'équipe se réunit toujours pour faire quelque chose et les membres coopèrent toujours dans la mesure de leur aptitude à cet aspect « travail »

Les liens personnels sont chaleureux, la solidarité spontanée.

Le fonctionnement de l'équipe est démocratique, pris entre la crainte de l'anarchie et la peur de l'autocratie. Pour éviter ces inquiétudes, l'équipe attribue des rôles spécifiques à chacun qui détient une partie de l'autorité.

Le groupe reste détenteur du pouvoir sous la forme d'un contrat implicite entre les membres. Il fonctionne sur le consensus avec un leader qui fonctionne plus sur le mode d'un chef d'orchestre ou d'un coordinateur plutôt que d'un donneur d'ordre.

Certaines conditions du travail en équipe démocratique ont été bien repérées :

- Une communication interpersonnelle facile dans toutes les directions et non pas seulement selon le réseau constitué en vue d'une tâche
- L'expression possible des désaccords et des tensions
- La non- mise en question de la participation affective du groupe
- L'entraide en cas de difficulté d'un membre

- La volonté de suppléance d'un membre défaillant
- La connaissance des aptitudes, initiatives de tous les autres par chacun
- La division du travail après élaboration en commun d'objectifs et acceptation d'une structure si la tâche l'exige

L'activité de l'équipe est soutenue par son moral et sa mentalité.

Le moral d'une équipe est le sentiment d'être accepté et d'appartenir au groupe à travers l'adhésion à des buts communs et la confiance en la désirabilité de ces buts.

Il existe quatre déterminants du moral :

-sentiment d'être ensemble

C'est le sentiment d'appartenance source de cohésion : « *la cohésion est fondée sur la qualité du lien d'appartenance de ses membres* » « *l'appartenance de la part des membres gage de la participation et de la coopération est le vécu singulier de ce qui est cohésion au niveau groupal* ».

-Besoin d'un objectif

-Possibilité d'observer un progrès vers cet objectif

-Chaque membre a une tâche spécifique nécessaire à l'accomplissement de l'objectif

Le moral de l'équipe détermine la cohésion du groupe et la « *bonne ambiance* » facteur favorisant la participation et l'épanouissement de chacun à travers le groupe.

La mentalité de groupe :

C'est l'esprit d'équipe soutenue par l'illusion groupale (son utopie).

L'esprit d'équipe est l'ensemble des habitudes collectives de penser et de juger.

L'équipe a ses valeurs, ses codes moraux auxquels les membres croient et adhèrent, ce qui les fédère et crée l'esprit d'équipe. L'esprit d'équipe nécessite donc une

certaine homogénéité des codes de références (le cadre de valeur) et l'hétérogénéité des personnalités et compétences sources de créativité.

La dérive de la mentalité est le préjugé.

La notion de mentalité permet d'établir « *une communauté de sens et de liens symboliques qui font surgir comme principe d'unité et d'explication la souveraineté d'une conscience collective* » (M. Foucault). L'identification au groupe, c'est sentir le groupe comme le sien, les réalisations du groupe comme siennes, ses succès et ses échecs comme siens.

Au regard de tous ces critères le groupe des hôtes ne constitue pas une équipe même si certains aspects du moral d'équipe le concerne.

Le collège des hôtes est-il une équipe ?

Est-ce un phalanstère ?

C'est le philosophe utopiste Charles Fourier au XVIII<sup>e</sup> siècle qui a décrit les principes de groupe idéal qui découle de « *l'harmonie universelle qui règne dans le monde et l'équilibre de l'organisation sociale issue de la loi de l'attraction passionnelle* ».

Les mouvements des quakers au XIX<sup>e</sup> siècle ou les communautés hippies au XX<sup>e</sup> siècle sont des expériences de phalanstères.

Fourier a ainsi inspiré de nombreuses expérimentations sociales qui continuent de nos jours dans la recherche d'organisations sociales qui répondent pleinement à la psychologie humaine : les pratiques sociales de « la recherche action ».

Depuis les années 60 les mouvements CORI (TORI en anglais) (Confiance, Ouverture, Réalisation Interdépendance) expérimentent de nouvelles formes de sociabilité basée sur la spontanéité, le non directivisme, le contact humain direct, la confiance en soi et en les autres. S'instaure alors la réalisation réciproque des projets et désirs dans un épanouissement personnel, l'interdépendance dans laquelle « la relation profonde

avec les autres amène à vivre et travailler avec eux dans l'interaction, le partage, la synergie et la liberté individuelle ».

Un groupe CORI se passe de toute forme de leader, organisateur, programme. Il permet à chacun de vivre les expériences interindividuelles et collectives, physiques et psychiques répondant à ses désirs et projets dans un lieu assez vaste pour développer ensemble par petits comités ou isolément les activités qui leur conviennent.

Le lieu lui-même a une grande importance. Il est un véritable « *espace transitionnel* », sas entre le dedans et le dehors pour les rencontres informelles. C'est un espace de circulation, d'emboîtement et de déboîtement, contenant mais sans empiètement.

L'animateur CORI n'est pas une personne ressource à la disposition du groupe. Ces groupes sont ouverts à tous : Ils sont des « *slow open groups* » qui admettent un nouveau membre chaque fois qu'un départ se produit. Cet apport de sang neuf évite ainsi l'illusion groupale.

En plus des buts propres au groupe (éducatif, productif, culturel) le groupe apporte aux membres développement personnel et compréhension mutuelle.

Le groupe est un espace transitionnel entre l'individu et la société, espace de créativité et de culture qui nourrit ses membres. Il se construit dans une aire d'illusion groupale transitoire sinon le groupe devient une bande en illusion groupale perpétuelle (on est bien ensemble) ou un groupe d'anciens combattants nostalgiques du bon vieux temps des bons moments passés ensemble à faire la fête. Le piège est évité en instaurant un cadre (les règles du jeu) et une organisation qui contient les émotions notamment agressives qui ne manquent pas de survenir lorsque l'illusion d'être toujours d'accord disparaît.

Il est trop tôt pour dire que Pasteur est un Phalanstère mais cette utopie existe dans l'esprit de beaucoup même s'ils ne connaissent pas Fourier. Le rêve de nouvelles

formes de citoyenneté est une bonne part de l'énergie déployée collectivement dans le projet avec l'espoir implicite que le groupe favorise le changement social.

Pour continuer la réflexion sur ce que nous voulons et sur ce qui est souhaitable, il paraît important de reconnaître certains aspects de la dynamique des groupes humains afin de ne pas tomber dans les pièges du passé.

Toutes les études sur la dynamique des groupes montrent que les groupes génèrent de l'agressivité entre les membres. Cette agressivité est la contrepartie de l'utopie fondatrice. Elle est une force qui participe à l'énergie collective ou qui peut aussi détruire le groupe selon son type de fonctionnement.

De nombreuses études ont montré que ce sont les groupes démocratiques qui sont les plus performants dans la réalisation de projets par rapport aux groupes autocratiques et anarchistes.

Dans le groupe autocratique, l'agressivité se manifeste par l'obéissance passive, l'inertie et des actions contreproductives lorsque le leader exploite l'utopie fondatrice pour asseoir son pouvoir.

Dans le groupe anarchiste, l'agressivité se manifeste par une productivité basse qui s'oppose à toute évolution. L'absence de règles génère des conflits destructeurs entre les membres dès que des divergences émergent.

Dans le groupe démocratique, l'agressivité se manifeste dans le débat démocratique et la sublimation de la violence dans la productivité qui ainsi est accrue.

Entre ces trois systèmes lequel voulons nous ?

Dans tout groupe se manifeste un pouvoir comme « *principe structurant inhérent à l'organisation, imposé par la répression et l'intériorisation de normes admises. Il se traduit à l'intérieur du groupe par diverses formes d'autorité et à l'extérieur par des manifestations de puissance* ».

Le pouvoir peut s'exercer par un individu désigné ou qui émerge en raison de sa personnalité ou ses qualités soit par le groupe lui-même de par son organisation avec ses pratiques de délégation.

Quel pouvoir voulons-nous ?

## QUE SOMMES-NOUS ?

Dans une réflexion du sens commun, le « nous » est une « mise en commun » mais la difficulté commence avec la question : « mise en commun de quoi ? »

Une première réponse de sociologie populaire aussi idéalisée que creuse serait : « *Le « nous », c'est la mise en commun des énergies, des enthousiasmes, des capacités canalisés par des règles librement consenties* ». Les membres du groupe ont les mêmes intérêts, affrontent ensemble la même situation en étant étroitement solidaires et inversement la mentalité commune (l'esprit de groupe) les incite à se montré coopérants, bienveillants et unis.

La réalité concrète est évidemment très éloignée de cette image d'Épinal soutenue par la rêverie nostalgique et tenace d'une vie en commun où les gens s'entendent, se comprennent, s'aiment, se dévouent à l'objectif commun et s'articulent les uns aux autres en un tout à la fois solide et souple respectant les libertés individuelles : le fantasme aussi général qu'abstrait est le « *vivre ensemble* » soutenu par « *les droits de l'homme et du citoyen* ».

Bruno Latour dans « *Manifeste composite* » nous désillusionne radicalement : « *il n'y a pas de monde commun. Il n'y en a jamais eu. Le pluralisme est avec nous pour toujours. Pluralisme des cultures, des idéologies, des opinions, des sentiments, des religions, des passions, mais pluralisme des natures aussi, des relations avec les mondes vivants, matériels et aussi avec les mondes spirituels. Aucun accord possible*



*sur ce qui compose le monde, sur les êtres qui l'habitent, qui l'ont habité, qui doivent l'habiter. Les accords ne sont pas superficiels, passagers, dus à de simples erreurs de pédagogies ou de communication, mais fondamentaux. Inutile par conséquent de dire : « Nous différons peut être superficiellement par nos opinions, nos idées nos passions, mais au fond nous sommes tous semblables, notre nature est la même et si nous acceptons de mettre de côté tout ce qui nous sépare, alors nous allons partager le même monde, habiter la même universelle demeure ». Non, si nous mettons de côté ce qui nous sépare, il n'y a rien qui nous reste à mettre en commun. Le pluralisme mord trop profondément. L'univers est plurivers »*

Dans la réalité, dès que des individus se réunissent dans un groupe pour travailler, se distraire, croire, changer le monde, ils sont traversés par, des désirs, des peurs, des émotions communes qui donnent l'illusion d'unité, des passions qui les déchirent, des rivalités qui les clivent, des conflits qui les détruisent, le sentiment qu'ils sont pris par un torrent qui les dépassent.

Après cette mise en garde, peut- on aller plus loin dans la réflexion sur le commun du « nous » qui existe malgré les obstacles ?

La philosophie et la linguistique peuvent nous venir en aide.

A un premier niveau, le « nous » est délimité par une frontière qui fait tenir ensemble des individus face à « eux », ceux qui ne font pas partie du groupe et face à « vous », ceux à qui je m'adresse et qui en retour nous considèrent comme un groupe : le « nous » implique le dedans d'une entité face à un dehors du « vous » des autres du dehors qui nous identifie aussi comme une entité.

Tant qu'il n'y a pas une frontière qui délimite un dedans par rapport à un dehors, il n'y a pas de « nous » du groupe mais un assemblage d'individus, un agrégat humain.

A un deuxième niveau, la linguistique distingue le « nous » nominal du « nous » réel et du « nous » imaginaire et historique.

Le « nous nominal » correspond à une catégorie résultant d'une classification. C'est une création du langage créant une « identité du « nous » (l'identité « idem » décrite par P. Ricoeur) : Nous les femmes, les catholiques, les étudiants, les affiliés à la sécurité sociale etc. Le « nous » est une collection d'individus qui n'a pas forcément une histoire commune.

Dans le « nous nominal », la frontière est explicite et l'exclusion va de soi, si nous sommes des femmes, nous ne sommes pas des hommes, si nous sommes français, nous ne sommes pas allemands, si nous sommes catholiques, nous ne sommes pas protestants. Dans le « nous nominal » il est théoriquement possible de faire la liste des membres. Le « nous nominal » désigne en pratique les institutions dont la caractéristique est la liste de leurs membres.

La linguistique apporte d'autres précisions. Selon E Benvéniste, il y a deux façons de dire nous :

Le « *nous inclusif* » : moi + vous face à eux

Le « *nous exclusif* » : moi + eux face à vous

Il existe aussi un « *nous* » indicible d'un groupe isomorphe lié par l'émotion dans une fusion des identités. C'est le sentiment du « nous » intemporel qui émerge lorsque les individus communient dans un même bain émotionnel : la transe commune d'un concert de rock, la ferveur mystique d'un groupe de prière, la joie festive avec mes semblables ou la haine des autres trop différents. C'est le sentiment du « *nous* » de la bande ou des mouvements de foule. Dans le « nous » isomorphe, le sentiment du dedans et du dehors existe sans qu'il soit réellement mentalisé. Le dedans se caractérise par le sentiment de chaleur humaine de la connivence entre les membres du groupe qui se sentent bien ensemble, en symbiose. Le dehors est vécu inversement comme un lieu de mal être, de froideur et de non- fréquentabilité pouvant aller jusqu'à un sentiment de rejet et d'hostilité : prise de distance des fêtards par rapport aux non fêtards, rejet de l'inconnu par rapport au familier, esprit de clocher quand un étranger arrive dans le village etc.

Il existe aussi le « *nous* » imaginaire correspondant au sentiment d'appartenance à une entité collective avec la notion que cette entité a une identité. Ce groupe n'est pas donné par la liste de ses membres mais par son histoire qui lui donne son identité. Le sentiment d'appartenance vient d'une identification imaginaire : l'identité du groupe constitue une partie de mon identité si bien que « je peux ressentir de la fierté d'appartenir à ce groupe et que je suis prêt à le défendre comme je me défendrais moi-même si j'étais mis en cause.

Dans ces groupes, il existe aussi une frontière du dedans et du dehors sous la forme implicite de la culture de groupe ; La frontière est une sorte de trame symbolique qui contient les pensées, paroles et actions du groupe et lui permet de se constituer un espace interne qui procure à chacun un sentiment de fierté d'appartenance, d'énergie et de liberté dans l'action, de lien avec les autres membres et une temporalité propre comprenant un passé dont il tire son origine et un avenir ou il projette d'accomplir des buts.

Il existe un quatrième « nous » qui est la notion de « personne morale » inventé par les juristes occidentaux au moyen âge. La personne morale est une essence individuée par elle-même indépendamment de toute réalité matérielle. C'est un groupe humain d'abord nominal, c'est-à-dire une création du langage puis personnifiée dans un deuxième temps comme une personne fictive. Le groupe est alors une « personne collective », un « nous » auquel les individus s'identifient. Inversement les membres représentent cette personne morale et en sont le porte-parole.

Après ce détour par la philosophie et la linguistique, revenons à Pasteur.

Peut-on dire : « Nous les hôtes » ?

Autrement dit, existe-t-il une identité commune ?

Qui peut dire : « nous les hôtes » ?, c'est-à-dire qui est inclus et qui est exclus ?

Quels sont les contours du « nous les hôtes » ? Face à eux, ceux qui ne sont pas les hôtes.

Y a-t-il des usagers de Pasteur qui ne se considèrent pas comme des hôtes ou qui ne sont pas considérés comme des hôtes par les hôtes ?

Le « nous » n'est pas qu'inclusif car cela signifierait une collection de sociétaires, une assemblée ayant conclu un contrat d'association en vue d'un projet.

Le « nous » n'est pas non plus totalement exclusif car Pasteur n'est pas une institution.

Il faut aller plus loin dans la réflexion

A première vue, le « nous » qui relie les hôtes est une construction en marche : il se construit par les pratiques socioculturelles qui confèrent petit à petit une identité collective à « *ces gens* ».

Ce sont les pratiques collectives concrètes et non une idéologie, une utopie, un mythe, une religion ou une croyance qui fabrique le « nous » et c'est le lien entre ces pratiques qui construit l'identité du groupe et du lieu au fur et à mesure : Le « nous » est défini par l'expérience commune de ce qui se fait dans le lieu même si tous les membres ne sont pas reliés les uns aux autres.

Pasteur est donc à la fois un « nous » et un lieu.

Pasteur est un « nous » à la fois inclusif et exclusif, à la fois ouvert et fermé autrement dit « poreux »

Il est suffisamment ouvert pour se renouveler et se nourrir des apports extérieurs et ne pas s'enfermer dans un entre soi. Il fonctionne comme une personne morale et non une collection d'individus reliés par un projet et c'est pourquoi il peut accueillir toutes sortes d'individus non identifiés sans pour autant perdre son identité car

Pasteur existe en dehors de ses membres qui changent : Ce qui fait communauté, c'est l'action socioculturelle qui se construit au fil du temps.

Il est suffisamment fermé dans sa constitution et son fonctionnement pour néanmoins constituer un « nous autres ».

Sa frontière fonctionne comme une peau vivante avec le « cuir » constitué de sa trame symbolique et de ses règles et une partie vivante du « soi groupale » qui fonde l'imaginaire communautaire et son bain émotionnel qui constituent l'âme de la communauté. C'est cette ambiance qui donne vie au groupe qui peut donc mourir si son âme disparaît laissant une coquille vide. De son côté l'âme ne peut pas non plus survivre sans sa trame symbolique sous peine de sombrer dans l'illusion intemporelle d'un assemblage fusionnel.

Le « nous » ne se fonde pas sur un pouvoir constituant (il y a peu de règles) mais sur un pouvoir instituant d'une pratique commune et d'un imaginaire qui se construisent petit à petit à partir de l'utopie des fondateurs. Il fonctionne comme une personne morale et non une collection d'individus reliés par un projet et c'est pourquoi il peut accueillir toutes sortes d'individus non identifiés sans pour autant perdre son identité car Pasteur existe en dehors de ses membres qui changent : ce qui fait communauté, c'est le projet socioculturel qui se construit.

Le mythe fondateur est la construction d'un tiers lieu » comme il en pousse partout en Europe. Les bâtisseurs sont mobilisés par cette utopie fondatrice et cet imaginaire en construction.

L'utopie qui fonde la culture et l'esprit de Pasteur sépare le dedans du dehors. Elle fabrique bien une sorte de membrane qui développe deux fonctions :

Une fonction qui délimite (le nous exclusif) protectrice comme une défense immunitaire

Une fonction d'échange (le nous inclusif) qui met en contact avec l'extérieur, source d'apports vitaux.

Ces deux fonction fabriquent un filtre qui laisse entrer ce qui nourrit le groupe mais retient ce qui pourrait l'empoisonner et détruire son âme et sa culture.

La communauté des hôtes doit sans cesse veiller à la juste porosité du filtre :

Le manque de porosité menace de scléroser le groupe jusqu'à l'implosion faute d'apports extérieurs. C'est le cas des groupes fermés, privés d'échanges avec le reste de la société, ce qui exacerbe l'hostilité entre les membres dans un huis clos sartrien (l'enfer des autres).

L'excès de porosité menace le groupe d'explosion et de chaos par trop d'apports extérieurs. Dans ce cas, le groupe ne peut plus s'auto-organiser, perd son projet, son unité, son âme.

A la question de départ : qui sont ces gens ? Puis que sommes-nous ? Une première piste de réponse semble être que « les hôtes constituent une communauté qui investit un lieu nommé Pasteur pour y construire une petite « Res publica » et c'est la construction en marche bien réelle de la réhabilitation du bâtiment mais aussi symbolique et imaginaire qui constitue la communauté historique.

L'imaginaire en jeu dans cette construction n'est pas une rêverie ou une utopie mais bien un pouvoir instituant d'une communauté en action qui peut faire le récit de son expérience.

Une première image qui vient à l'esprit est l'image du cercle ou de la table ronde de chevaliers en quête du graal, un collège d'hôtes qui se construit en construisant leur république qui en retour les transforment en citoyen de cette même république.

Pasteur est toutefois une « Res publica » très particulière puisque ce n'est pas un contrat social qui lie les individus mais ce qu'ils font ensemble qui relève de la culture dans son sens le plus large, elle-même héritière des jeux de l'enfant comme le suppose le psychanalyste D. Winnicott. Les hôtes construisent un projet collectif mais aussi une œuvre collective portée par la chaleur humaine collective bien que les membres soient tous des individus autonomes qui peuvent dire « nous » sans aucune

perte de liberté avec le pari que le « nous » des hôtes » permette de retrouver une part de soi dans un jeu collectif. Ce jeu et cet imaginaire collectif débouche sur un discours et une politique qui doivent aussi mener à une certaine utilité sociale indépendante de la satisfaction des hôtes particuliers. Cette relation avec le contexte social est naturellement ambivalente à partir du moment où une communauté se constitue avec d'une part une recherche d'auto-suffisance et d'autre part une recherche de dépendance.

L'auto-suffisance est marquée par un système de combat et de fuite : lutte contre l'extérieur comme la lutte des espèces pour survivre, fuite des échanges par repli autarcique ou plus subtilement par une entreprise de croissance infinie pour assimiler l'extérieur.

La dépendance vis-à-vis de l'extérieur est marquée par des demandes d'aides, de soutien et de reconnaissance à un extérieur vécu comme frustrant et indifférent.

Les valeurs affectives inconscientes décrites dans le premier chapitre sont bien en œuvre dans la communauté :

L'illusion groupale d'une communauté merveilleuse qui comblerait les attentes de chacun

L'espoir d'un monde meilleur mais aussi l'angoisse de l'apprenti sorcier qui mènerait l'expérience vers la catastrophe parce que le projet est victime de son succès et de l'enthousiasme qu'il suscite. L'espoir et la peur de l'inconnu développe des sentiments ambivalents entre un pôle de confiance (nous participons à une expérience hors du commun) et un pôle de méfiance (nous ne maîtrisons plus rien et nous sommes possédés par une puissance qui nous dépasse) et finalement la question sous-jacente (particulièrement pour la puissance publique) : ce qui se passe est-il bon ou mauvais ?

L'énergie qui se dégage de la communauté peut donner l'impression de surchauffe et d'être pris dans un tourbillon qui emporte tout, dépasse les organisateurs avec un

sentiment de perte de contrôle et une angoisse devant le caractère mystérieux des forces mises en action qui emporte vers une destination inconnue et en même temps la satisfaction de vivre une expérience exceptionnelle, d'explorer des territoires inconnus grâce à une énergie puissante et obscure. Il en résulte pour certains une impression de surcharge de l'emploi du temps, d'une tension extrême de la situation qui aboutit à un mélange de fatigue et d'excitation. Les personnes investies dans le projet sont prises entre la menace de chaos et la menace de soumission passive à une machinerie qui les dépassent et traduit la dialectique subtile du formel et de l'informel, l'organisation et la spontanéité. L'abus de formalisme et de règles mènent à la sclérose et l'asservissement, l'abus d'informel et de dérégulation mène au chaos.

L'abus d'organisation et d'idéologie ne constitue pas une menace car Pasteur ne propose ni un lieu institutionnel ni d'idéologie libertaire, alternative, sectaire cherchant à influencer les hôtes, marginale antisociale ou une sociabilité coupée de la société. Par contre la menace de désorganisation est plus présente en raison même du succès du projet et de l'enthousiasme qu'il provoque. La masse grandissante des hôtes potentiels qui frappent à la porte et l'anonymat grandissant des personnes qui bénéficie du lieu les transforme en des choses à la dérive lorsque disparaît un lien humain de reconnaissance : *« je suis là mais qui s'intéresse à moi alors que j'attends quelque chose ? »* L'anonymat menace alors les hôtes d'être réduit à un statut de consommateur d'offre sociale ou culturelle ou consommateur du lieu sans contrepartie sociale. La cohésion de la communauté ne repose que sur l'énergie et la volonté de « l'état-major » de Pasteur pour maintenir coûte que coûte l'unité du projet. Inversement les hôtes s'en remettent passivement aux organisateurs avec l'angoisse de l'échec si le chef laisse tomber

. La mise en place des règles du jeu, de la place de chacun dans un projet collectif, la mutualité permettent évidemment la pérennité de la « Res publica » du projet Pasteur.



Une explication sociologique y voit « l'union qui fait la force », force collective supérieure en qualité comme en intensité aux forces individuelles. Une explication psychologique y voit aussi une libération d'une somme d'énergies individuelles jusques là enfermées et bridées par les contraintes sociales habituelles et qui donnent l'impression de fonctionner sur un mode d'autonomie hors contrôle de tout système d'organisation.

## **OU SOMMES-NOUS ?**

Pasteur est un lieu habité

Le deuxième point qui fabrique la communauté est son ancrage dans le lieu qui constitue le territoire de la res publica. Le lieu « Pasteur » permet ainsi à des individus qui ne se connaissent pas de constituer une communauté vivante. Pasteur devient le territoire commun à l'origine de la conscience collective. Cependant, ce qui est en jeu n'est pas le mythe d'un enracinement dans une maison commune dont les hôtes sont les propriétaires (un hôte n'est pas le propriétaire) ni une religion dont le lieu serait son église mais le projet bien politique qui se construit dans le lieu. Ce qui relie les individus, c'est ce que les hôtes construisent ensemble par un échange dans lequel chacun trouve son compte entre ce qu'il reçoit (la possibilité de mettre en œuvre son projet) et ce qu'il donne (sa contribution à la communauté).

C'est ce troc qui construit véritablement l'imaginaire collectif garant de l'identité historique de la communauté.

L'image fondatrice est la pratique universelle de la construction de cabanes par les enfants qui se retrouvent dans une clairière au milieu de la forêt. (Mythe parfaitement mis en scène par L. Pergaud dans son livre « La guerre des boutons »)

Le mythe de la cabane se retrouve dans le Judaïsme avec la « fête de la cabane » qui symbolise la précarité de la vie des hébreux lors de l'exode et en même temps de leur confiance dans l'avenir et l'espoir dans la terre promise. Dans la religion hébraïque la fête de la cabane (Soukhot) symbolise l'expérience du provisoire, non pas que le lieu soit provisoire mais que c'est bien l'usage qui est provisoire faisant du lieu une habitation. Dans la fête juive, c'est la fragilité intrinsèque de la cabane qui invite à penser l'espace hors de tout usage définitif et de toute certitude.

Dans son projet social et culturel Pasteur est non seulement une sorte de cabane pour adulte mais aussi ce lieu symbolisé par le mythe hébraïque de la cabane.

C'est un lieu où les participants se retrouvent sans chef et peuvent parler et conduire des activités joyeusement, librement, ensemble c'est-à-dire partager leurs rêves et opposer une communauté imaginaire et chaleureuse à un monde sans imagination et froid.

Si Pasteur est ce lieu vivant c'est à dire habité, que veut dire plus précisément : « Habiter Pasteur »

Nous savons que vivre dans une bâtisse n'est pas que se loger, c'est aussi habiter le lieu

Une maison n'est pas qu'un logement fonctionnel, C'est un « *home* », un « *chez soi* » qui représente un territoire où sont bien souvent vécues les expériences les plus signifiantes de l'existence. C'est aussi un lieu de réconfort, de sécurité et de rêverie : « *La maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur* » écrit G. Bachelard.

Au-delà de la rationalité architecturale il y a aussi une logique inconsciente entre l'individu et son habitat mais aussi entre les individus et leurs habitats qui constituent le village, le quartier, la ville.

Au-delà de l'ordre raisonnable il y a le désordre du désir et de l'inconscient individuel et collectif. Une bâtisse est d'abord conçue pour être habitée par les habitants qui ont un lien de cohabitation, de connivence et parfois d'intimité. En retour la bâtisse

(la maison en particulier) crée les conditions pour qu'on s'y sente à l'aise avec des espaces et des objets qui ordonnent ce territoire de la familiarité voire de l'intimité.

Qu'est-ce qu'habiter ? Que veut dire ce concept ?

Un détour par la philosophie, l'anthropologie et la psychologie s'impose à nouveau car avant d'habiter une maison, on habite son corps, l'espace et le monde grâce à ses sens et l'inter-sensorialité c'est-à-dire leur liens réciproques et leur importance relative.

Quelqu'un qui ne peut pas habiter son corps et le monde ne peut pas habiter une maison et c'est bien la relation à l'espace et au corps qui conditionne la possibilité même d'habiter une maison ou un appartement. Beaucoup de gens à la rue ne sont pas que des victimes de pauvreté et de l'absence de logement mais sont en réalité en grande difficulté pour habiter un logement. Etre « *homeless* » renvoie souvent à une psychopathologie en lien avec une « déshabitation » de son corps et du monde comme dans le syndrome de Diogène.

Pour mieux comprendre ce que veut dire habiter, la philosophie nous met sur la voie.

Depuis E. Kant nous savons que la chose en soi est inconnaissable. Nous ne pouvons appréhender que ce que nous laissent percevoir nos sens : les phénomènes (cf La caverne de Platon)

E. Husserl de son côté distingue l'espace géométrique de l'espace vécu.

L'espace géométrique est issu d'une construction symbolique matérialisé qui tire sa cohérence de la réflexion et du langage (l'espace des architectes et des urbanistes). Il est à la base de la notion de réalité qui n'est pas autre chose qu'une fiction collective partagée par les membres d'une même culture et confirmée en retour par l'expérience individuelle. Ainsi l'espace-temps euclidien classique est le propre de la culture occidentale mais n'est pas forcément partagé par d'autres systèmes linguistiques (chinois, indien par exemple) qui organisent leurs propres représentations de la spatialité et de la temporalité. C'est aussi la raison pour laquelle

l'espace- temps de la relativité est si difficile à saisir pour notre propre système de pensée.

La réalité est un monde construit par l'environnement culturel qui fabrique un monde commun au sein d'une même communauté humaine. La culture et la langue interviennent dans la construction de l'espace et du monde vécu avec l'expérience de chacun tamisée par la culture et la langue : les individus qui appartiennent à des cultures différentes parlent des langues différentes mais habitent aussi des mondes sensoriels différents avec des espaces visuels, auditifs olfactifs, tactiles différents et surtout une hiérarchie sensorielle différente. Ils habitent leurs corps et le monde de façons différentes avec un façonnage réciproque entre les individus, leur culture et leur environnement. En créant leurs biotopes ils créent aussi les individus qu'ils seront. Les environnements architecturaux et urbains sont en partie l'expression de ce processus de filtrage culturel avec notamment toutes les gradations et organisations subtiles entre les espaces intimes, privés et publics, les espaces habitables et non habitables, la tolérance à la promiscuité, la territorialité et l'espacement entre les choses et entre les individus.

La représentation de l'espace relève ainsi d'un imaginaire individuel et collectif en grande partie inconscient en lien avec l'histoire individuelle et collective.

Pour E. Husserl le monde commun (la réalité) renvoie pourtant au monde vécu : « *La terre est à la fois une planète qui tourne autour du soleil et le sol qui me porte* ». Pour lui l'espace géométrique est secondaire par rapport à l'espace phénoménal et se constitue par rapport à lui. Cet espace est un habitat constitué du champ d'expérience qui ne contient que les perceptions et les actes et leur inscription dans la mémoire du corps. Il a appelé cet habitat « *Monde de la vie* » (Lebenswelt).

La réalité individuelle (l'espace individuel) relève donc de l'imaginaire relatif de chacun car il est le monde vécu (l'expérience) tamisé par la fiction sociale et notre capacité de rêverie : chacun a donc sa propre réalité autrement dit sa propre spatialité et sa propre temporalité qui fabriquent l'identité narrative de chacun.

Comment ce constitue « *le monde de la vie* », c'est à dire l'habitation du monde ?

Pour les psychanalystes d'enfant la construction de l'habitation du monde est intrinsèquement liée au développement du sentiment d'existence chez le bébé : le sentiment de soi (le self).

Le sens de soi se constitue dès la naissance à partir de la pulsion d'attachement dans les interactions précoces mère-nourrisson qui constituent « *l'enveloppe de maternage* » premier espace intermédiaire entre le bébé et la mère. Dans les premiers temps de l'existence il s'agit d'une cohabitation symbiotique mère-enfant dans laquelle l'enfant fait l'expérience de l'entourage maternant précurseur de la réalité.

Les expériences sensorielles précoces contiennent le « soi » et délimitent un premier dehors depuis lequel se perçoit un premier dedans. Ce premier contenant succède au placenta. On peut dire que le bébé quitte un placenta biologique pour un placenta esthétique. L'enveloppe persiste, seule sa nature change.

L'idée d'enveloppe contenante ne sert pas seulement à décrire l'intimité symbiotique mère-enfant et la constitution du sens de soi. Elle permet aussi de décrire la constitution de la réalité individuelle à partir de cette symbiose originelle.

L'inscription dans la mémoire implicite (la mémoire du corps) de l'enveloppe de maternage permet de garder en soi son image vivante qui assure le sentiment de sécurité de base, le sentiment de familiarité de l'environnement et la capacité à l'explorer.

Cet espace émotionnel a été appelé « Espace potentiel » par D. Winnicott : « *C'est l'endroit où nous vivons quand nous prenons plaisir à ce que nous faisons* ».

L'image de « *l'espace potentiel* » permet aussi d'écrire l'histoire de la sortie du bébé hors de la symbiose primitive vers des habitats plus larges. Elle permet de décrire l'histoire du sujet comme l'histoire de son habitation de son monde connu et de la

défense de ses frontières mais aussi comme l'histoire de la découverte de territoires inconnus destinés à être habités.

Le sentiment d'identité est directement lié à cette habitation du monde : le bébé habite l'environnement comme il habite son corps. Le sens de soi et le sens de l'espace potentiel sont indissociables. Ils naissent l'un par l'autre.

En effet, dans les premiers mois de la vie l'enveloppe de maternage façonne le soi et donne le style de l'habitat. L'individu s'alimente ensuite des informations auxquelles le maternage l'a rendu sensible. Autrement dit l'enveloppe de maternage façonne le monde vécu et la vision de monde. Le style d'attachement fabrique un style d'être au monde (sécure/insécure).

Le premier habitat construit est l'espace transitionnel décrit par D. Winnicott, espace de jeu de l'enfant et toutes les cabanes qu'il construit, imaginaires ou réelles. Pour ceux qui ont lu le livre de Louis Pergaud ou vu le film « la guerre des boutons », l'histoire raconte la construction d'une cabane où les enfants se rassemblent pour différentes activités allant du pique-nique à l'initiation des nouveaux en passant par le conseil de guerre contre la bande du village d'à côté. Cette cabane est aussi le lieu où la bande cache son trésor, dérisoire aux yeux des adultes mais précieux pour les enfants. C'est ce trésor qui rend le lieu sacré en mettant en scène la dimension imaginaire de leurs désirs et en témoignant du rêve poursuivi en commun.

Le deuxième habitat qui dure toute la vie est le « *monde de la vie* » de E. Husserl, une sorte de niche écologique individuelle et collective caractérisée par son organisation familiale. Ce monde familier issu de l'espace transitionnel englobe tout ce qui entoure jusqu'aux frontières de l'inquiétante étrangeté. Il est coextensif du soi et n'existe que pour lui comme une ombre. C'est un monde qu'il a construit et auquel il donne une forme, un contenu, une durée par le fait même de l'habiter. L'habitant crée son habitat qui en retour l'astreint à y jouer son rôle d'habitant. Le « *monde de la vie* » doit ainsi s'entendre au sens du monde privé, c'est-à-dire une manière d'habiter correspondant à une manière d'être : l'individu est en quelque sorte

l'auteur de la réalité qui l'entoure. Le territoire au-delà du « monde de la vie » paraît étrange et éprouvant. Il provoque une curiosité anxieuse (le frisson de Balint) pour les plus aventuriers ou la fuite et l'évitement pour les plus casaniers. L'habitation dans le monde n'est possible que si le sentiment de familiarité (authenticité, évidence) prend le dessus sur le sentiment d'étrangeté (facticité, perte d'évidence, inquiétante étrangeté). Cette atmosphère familière imprègne tout ce qui est rencontré et permet l'habitation confiante dans le monde. La familiarité provoque le bien être, l'inconnu le mal être. Leur synthèse donne la coloration optimiste ou pessimiste du monde et délimite l'habitat vital. Elle permet la « *présence au monde* » plus ou moins dense, hyper-présence du sentiment esthétique, de la joie de vivre, hypo-présence de l'ennui et de la dépression. La scène de l'action humaine permet alors de faire l'expérience du monde vécu comme normal et réel. L'habitation du monde est la « *réalisation* » au sens de saisir le monde ici et maintenant comme dans la phrase : « *je réalise enfin que je suis en vacances* ».

Après ce détour par les concepts philosophiques et psychanalytiques des notions d'« *habitat* » et d'« *habiter* » nous pouvons revenir à l'Hôtel Pasteur et réfléchir à son usage et son projet.

Que peut vouloir dire « habiter Pasteur » ? Que se passe-t-il pour « ces gens » qui occupent la place pendant un temps plus ou moins long ? Peut-on d'ailleurs dire qu'ils habitent le lieu ? Le lieu est-il habitable ? Est-il destiné à être habité ?

Continuons le raisonnement : A première vue Pasteur est une maison, une grande maison mais une maison quand même !

Mais si ce n'est pas une maison qu'est-ce que c'est ?

Mais au fait, qu'est-ce qu'une maison ?

Que veut dire habiter une maison ?

Implicitement le mot « maison » est donné comme équivalent de famille avec les métaphores de « maison royale », « maison mère », maison de retraite », « maison

close, de passe, d'édition ». Dans la maison se déploie le monde domestique qui confère une connotation de chaleur, d'accueil, de sécurité, d'hospitalité, d'abri du regard des autres, de protection, de qualité (le fait maison).

Ces implicites de la maison renvoient à ce que nous avons évoqué : le corps, l'enveloppe de maternage, l'espace potentiel, le monde de la vie.

La maison réellement habitée est vécue comme la projection du corps.

Comme le corps, la maison a un dedans et un dehors mais aussi des ouvertures qui permettent la communication du dedans et du dehors.

Comme le corps la maison a une unité.

Comme le corps avec ses différentes fonctions d'organes, la maison a des pièces différentes (salle à manger, chambres, salle de bain, wc qui renvoient aux fonctions du corps (alimentation, sommeil, évacuation)).

Ces différentes fonctions considérées comme allant de soi sont toutefois récentes dans l'histoire occidentale. Jusqu'au dix-huitième siècle, les pièces n'avaient pas de fonctions fixes, les membres de la famille ne pouvaient pas s'isoler, il n'existait pas d'espaces privés ni spécialisés, les personnes étrangères à la famille allaient et venaient à leur gré. Ce mode d'habitation qui paraît si étrange aujourd'hui était lié à des structures familiales et un sentiment d'identité également très différents de ce que nous pouvons vivre aujourd'hui avec l'individualisme, l'autonomie, l'efficacité comme valeurs phares de la société moderne et qui s'expriment en retour dans l'organisation de la maison ou de l'appartement contemporain. Délivrée de son ambiance de kermesse et protégée par de nouveaux espaces parfaitement délimités les structures familiales et individuelles ont changé par un système de feed back lorsque l'individualisme naissant a exigé de nouveaux espaces et ces nouveaux espaces ont conforté l'individualisme.

Désormais, chacun habite une maison d'une façon unique comme il habite son corps de façon unique et affirme son identité (ou pas), le lieu habité n'étant que l'extension



du corps habité. Il existe donc un système d'aller-retour inconscient entre l'image du corps et l'image du lieu avec une représentation fantasmatique du lieu et du lien.

Il y a aussi une projection fantasmatique de l'espace transitionnel sur la maison : la maison est aussi une cabane qui abrite les rêves, un espace de jeu où se déploient l'imaginaire, les fantasmes, les projets de ses habitants. La cabane imaginaire se construit au fur et à mesure de l'histoire commune, intermédiaire entre le bâtiment réel et les représentations de chacun.

Elle est un habitat construit par les représentations partagées et les traces de l'identité de groupe pour constituer la maisonnée. Elle tient le groupe uni comme le bateau rassemble l'équipage. Elle donne forme au groupe et devient alors le lieu de son plaisir et de son épanouissement (parfois aussi le lieu de sa souffrance et de son enfermement).

Elle représente le projet collectif stable et durable susceptible de transmettre l'utopie du groupe qui l'habite.

Si Pasteur est une maison, comme une maison le lieu est aussi une cabane qui véhicule un imaginaire, des fantasmes et une utopie.

Pasteur apparaît comme une cabane royale, un Trianon qui en impose par sa présence au cœur de la ville, mais aussi un palais des gueux (une pétaudière) par son côté informel, mouvant, en chantier (un véritable chantier).

La cabane Pasteur permet de rêver et on rêve à propos de Pasteur qui devient la condition d'une utopie collective. L'utopie qui se déploie dans le lieu est constituée par tous les liens de cohabitation. Les gens de Pasteur ont besoin du lieu comme le lieu est conçu pour être habité par les gens de Pasteur, « ces gens ».

Lorsqu'on parle de Pasteur, il s'agit donc de réfléchir aux liens de cohabitation. Il s'agit de s'interroger sur le mystère des liens sociaux qui se construisent grâce au lieu : toutes les tranches de vie en compagnie des autres (amis, collègues, connaissances, rencontres éphémères).

Pasteur est la maison des gens mais pas la maison du peuple. La maison Pasteur est le reflet de ce que sont « *ces gens* » en termes d'individus groupés dans un ensemble formé des habitants. Selon Bourdieu, « *La maison est indissociable de la maisonnée et du projet social de le perpétuer* ». La maisonnée Pasteur regroupe donc les gens qui ont une activité sous le même toit et habitent ainsi la maison. L'effet de miroir entre habitants et habitat fabrique l'utopie en marchant avec une sorte de sélection naturelle des habitants qui « s'y retrouvent » et les étrangers qui n' « y sont pas à l'aise » et pas à « à la maison ». Palais des merveilles pour certains, capharnaüm pour d'autres, chaud pour certains, froid pour d'autres, abri rassurant pour les uns, moulin ouvert à tous les vents pour les autres.

A la différence de la maison familiale, la maison Pasteur ressemble à la demeure médiévale : elle n'a pas de secteur d'activité dédiée : pas de chambre, pas de salle de bain, pas de salle à manger, mais des espaces de circulation et de cohabitation pour des activités mouvantes et éphémères. Ce sont les différentes activités qui constituent une symbolique du territoire et une différenciation des espaces selon leurs fonctions à un moment donné. L'espace global devient un assemblage de recoins mouvants qui apparaissent et disparaissent si une activité prend de l'importance à un moment donné. Ainsi les espaces évoluent, mutent selon les usages : l'espace se construit par l'action. C'est l'utilisation qui en est faite par la pratique des habitants qui donne finalement son sens à l'habitat.

Dans cette organisation Pasteur peut être vécu comme un espace de liberté ou lieu de chaos et de désordre car sa dimension informelle et mouvante interroge profondément le sentiment d'identité de chacun. Pour certains son atmosphère informelle permet justement de se débarrasser du masque social et d'être simplement soi-même. Pour d'autres cette mise entre parenthèse de la norme et des espaces dédiés comme dans la maison moderne déstabilise trop les repères de leur identité sociale et entraîne une désorientation angoissante : ils ne savent pas y faire dans cet espace informe tout comme le touriste européen qui s'aventure dans une médina du Maroc.

Pasteur est en réalité un lieu en transformation qui devient ainsi un lieu de projection des épanouissements ou des pertitions des gens qui fréquentent le lieu car l'inconscient de chacun et l'espace habitable (ou inhabitable) sont en constant interfonctionnement.

Pour certain, l'idée de rénovation renvoie à l'image de développement et au fantasme d'auto-construction, mais l'idée de chantier renvoie aussi à l'image d'entropie et au fantasme d'autodestruction. Pour ses habitants la cabane doit donc être solide pour pouvoir contenir tout le monde, étanche pour rassurer en délimitant un espace pour se sentir à l'aise, ouverte pour développer les activités sans se couper du monde ni se sentir en prison.

Pour les habitants l'utopie en marche produit un imaginaire commun et par cet effet se vivent unis dans une identité commune. C'est ce sentiment d'appartenance à une collectivité qui produit l'enthousiasme et l'émerveillement : les membres du groupe se sentent proches, leurs principes coïncident. Ils ont le sentiment d'avoir vécu des expériences de communions stimulantes : C'est tout l'effet « cabane », représentation intermédiaire entre « l'esprit de groupe » et le dehors, espace potentiel qui s'ouvre à l'imaginaire et à l'autre. Pasteur est l'auberge espagnole de l'habitat intérieur de chacun et des idées qu'on amène et qu'on partage. C'est dans cette cabane imaginaire que s'enracinent les représentations et actions collectives concernant le projet Pasteur.

Pasteur devient un « lieu commun » investi par les gens que s'ils ont une activité elle-même investie. Si on remplace « religion » par « activité artistique », son fonctionnement n'est pas sans ressembler à l'ambiance des églises du moyen âge qui n'étaient pas seulement des lieux de cultes mais aussi des lieux de vie communautaire, de rencontre, de négoce et même de représentations théâtrales (les mystères, les farces).

Son âme entre en résonance avec l'âme de la communauté des hôtes : une histoire en mouvement entre actions éphémères et enracinement dans le lieu qui lui est

permanent avec le sentiment de contribuer à une aventure et d'appartenir à une communauté d'explorateurs à la fois nomades et sédentaires.

L'habitat imaginaire du groupe remplit ainsi plusieurs fonctions :

- Une fonction de contenance de l'utopie qui protège le groupe et développe une certaine connivence réconfortante.
- Une fonction d'identification par laquelle le groupe laisse ses marques : l'habitat révèle aussi bien la maison commune que la maison à soi pour chacun des habitants.
- Une fonction de continuité historique ou la mémoire collective joue son rôle de liant.
- Une fonction créatrice : l'action en contribuant à la construction permet des découvertes sur soi-même.
- Une fonction esthétique : la conquête de l'espace par l'exploration du potentiel du lieu crée des moments esthétiques sources d'émerveillement collectifs.

Ces fonctions créent des liens de cohabitation qui aident à retisser des liens d'affiliation lorsqu'ils sont défailants à l'extérieur.

Habiter pasteur pendant un temps permet de retourner habiter le monde commun car la « cabane Pasteur » apparaît comme un espace intermédiaire entre le privé/intime d'une part et le public/extérieur d'autre part.

Pasteur n'est pas un « chez soi » (un home privé) mais le lieu n'est pas non plus un dehors. Il est un « chez nous » de rénovation des « habitats intérieurs ».

Cet espace groupal est un espace de rencontres authentiques entre des individus avec toutes les dimensions de plaisir et de complicité dans l'action commune d'exploration de nouveaux territoires culturels. Cet espace potentiel devient le territoire de conquêtes culturelles de chacun dans un lien au « commun culturel » par effet de résonance. Il permet d'inventer des relations nouvelles entre individus grâce au cadre stable, solide et en même temps mouvant qui n'est pas sans rappeler les espaces sociaux villageois préindustriels lorsque les individus n'étaient pas encore

soumis aux contraintes du devoir la performance, d'autonomie de l'hyper-individualisme. Si l'organisation spatiale du lieu et la sociabilité qu'elle fabrique soulève l'enthousiasme, c'est bien parce qu'elle répond à nouveau à un besoin humain ancestral de vie communautaire qui a été balayé par un urbanisme deshumanisant. Alors que la ville actuelle n'est plus qu'un espace de circulation (même dans les rues piétonnes) et de consommation (même à la terrasse des bars), de desaffiliation (même dans l'offre culturelle) Pasteur répond au besoin inassouvi de « place de village » préindustriel lorsque les villageois se retrouvaient justement pour « vivre ensemble ». L'expérience Pasteur démontre que la ville ne doit pas être qu'un espace fonctionnelle mais doit aussi être un espace vivant habité par ses habitants, c'est-à-dire répondre à un certain nombre de besoins humains fondamentaux révélés par les études philosophiques, éthologiques, anthropologiques et psychanalytiques.

Dans l'expérience Pasteur, la cohabitation apparaît comme une récréation jubilatoire face à l'aliénation de certaines exigences de la vie postmoderne et des contraintes de la ville actuelle dans laquelle on ne peut plus s'arrêter pour habiter ensemble et rencontrer son voisin. Le succès du lieu témoigne de la foi en de nouvelles possibilités de liens sociaux construits autour d'une action commune qui n'est ni le loisir ni la fête ni le travail aliéné mais juste l'émancipation par une réappropriation de l'espace et du temps vécu (le « monde de la vie » de Husserl). Il souligne l'erreur qui consiste à croire que l'individu dans son environnement sont deux entités distinctes et qu'ils ne font pas partie intégrante d'un système d'interaction unique que la phénoménologie pourrait appeler l' « être au monde » de la condition urbaine.

Rennes le 12/12/17

P Le Ferrand

Psychiatre participant et bienveillant

